

## ROMANS

***Titus n'aimait pas Bérénice***

de Nathalie Azoulai, P.O.L., 416 p., 17,90 euros  
 La romancière a puisé son inspiration dans l'œuvre de Racine et s'est immergée dans le Grand Siècle de Louis XIV pour écrire ce livre néanmoins très contemporain sur un chagrin d'amour. Un va-et-vient érudit dans le passé et le présent qui lui a valu le prix Médicis 2015.



Nathalie Azoulai  
*Titus n'aimait pas Bérénice*

**NATHALIE AZOULAI**

***La Cache***

de Christophe Boltanski, Stock, 344 p., 20 euros.  
 Invitation chez les Boltanski : Christophe, grand reporter à « L'Obs », - fils de Luc le sociologue, neveu de Christian, l'artiste et de Jean-Elie, le linguiste - brosse le tableau d'une famille fantasque et fusionnelle installée sur deux étages d'un hôtel biscornu de la rue de Grenelle. Un récit pudique et émouvant couronné du prix Fémina.

***La Couleur de l'eau***

de Kerry Hudson, Traduit de l'anglais par F. Lévy-Paolini, 352 p., 20 euros.

Une folle histoire d'amour entre le jeune vigile d'un magasin londonien et une intrigante voleuse russe. Sur fond de désespérance sociale. Le roman humaniste militant d'une Ecossaise surdouée, lauréate du prix Fémina étranger.

***Une vie entière***

de Robert Seethaler, traduit de l'allemand (Autriche) par E. Landes, Sabine Wespieser Editeur, 160 p., 18 euros.

La vie rude d'un montagnard autrichien qui n'a quitté son village des Alpes autrichiennes que le temps d'une parenthèse, pour faire la guerre contre les Russes. L'amour perdu, la solitude assumée, la communion avec une nature capricieuse... Ce bref roman âpre et poétique est un des sommets inattendus de la rentrée littéraire.

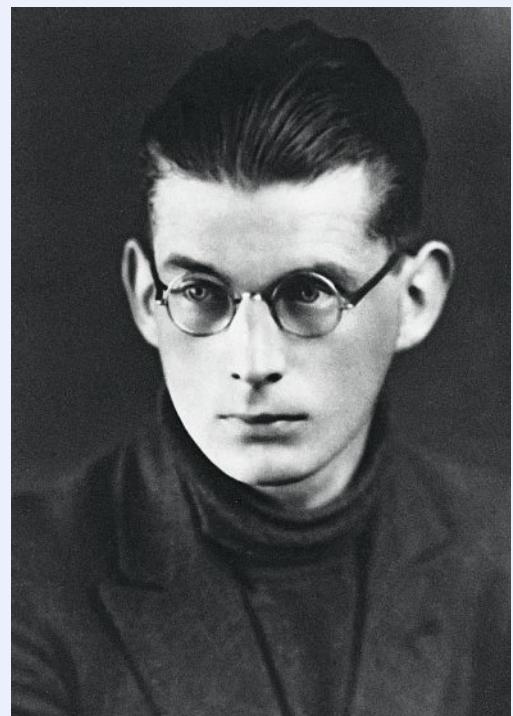
**L'INSTANT DE RÉFLEXION****QUAND BECKETT AVAIT RENDEZ-VOUS AVEC GODOT**

**LITTÉRATURE** La correspondance de Samuel Beckett, prolifique épistolarier, est un monument de la littérature. Au printemps, Gallimard avait publié le premier volume, qui nous faisait partager les tâtonnements et les incertitudes d'un jeune écrivain expérimental. Le deuxième tome couvre la période de l'après-guerre, un moment où l'œuvre de Beckett, marquée par une vision profondément pessimiste, sinon désespérée, de notre condition d'homme, prend le plus de résonance, puisqu'elle émerge à la suite d'un conflit mondial ayant déchaîné les passions les plus inhumaines. Ce sont aussi quinze années de créativité intense dont le point d'orgue est la pièce la plus fameuse du dramaturge irlandais: *En attendant Godot*. Parallèlement, le roman intitulé *L'Innommable*, succédant à *Molloy* et *Malone meurt*, met un point final d'une noirceur peu commune à sa trilogie. Début de la reconnaissance internationale, même s'il faudra attendre une autre décennie pour le Prix Nobel de littérature, en 1969.

Ce qui frappe dans ces lettres, comme dans les romans et les pièces, c'est la coexistence d'un ton truculent et parfois drôle avec des propos déprimés ou désabusés. L'humour n'est jamais loin, à l'exemple de ces considérations sur sa vie campagnarde: «*Dans les champs, sur les routes, je me livre à des déductions d'ordre naturel, basées sur l'observation ! Pas étonnant que je sois irritable. Ça donne des résultats sinistres. Pourquoi se trouve-t-il des alouettes pour nichier dans les champs de trèfle et de sainfoin, qu'on fauche déjà, alors que dans les blés elles seraient tranquilles pendant un mois encore ?*»

**« NON, JE N'AI PAS MIS DE VIRGULE »**

Cette correspondance est un précieux document sur la façon dont « Sam », comme il signe ses lettres, veille, avec un soin maniaque du détail, sur son travail. Il se fâche violenement contre Paulhan qui s'est permis d'expurger de l'extrait de *L'Innommable* publié dans la *Nouvelle Revue Française* les passages les plus obscènes. «*Non, je n'ai pas mis de virgule entre pas et va, j'aime mieux sans*», explique-t-il à la traductrice de *L'Innommable* en anglais, qui vient de lui envoyer les épreuves, ajoutant: «*Quant aux subjonctifs, il n'y a pas à tortiller du cul, si l'un est juste, l'autre aussi, et merde pour l'indicatif, je les laisse tous les deux.*» Il suit avec la même méticulosité la mise en scène par



Les quinze années couvertes par ce deuxième tome de la correspondance de Samuel Beckett sont une période de créativité intense pour le dramaturge irlandais, au cours de laquelle il écrit sa pièce la plus fameuse, «*En attendant Godot*».

Roger Blin de *Godot*, qu'il voulait débaptiser après avoir découvert l'existence d'un roman de Marcel Jouhandeu dénommé Monsieur Godeau intime. «*Il y a une chose qui me chiffonne*, écrit-il à son «cher Roger» durant les répétitions, *c'est le froc d'Estragon.*» Suzanne, sa femme, lui a dit que le personnage le retenait pour l'empêcher de tomber. «*Il ne faut absolument pas*», s'alarme Beckett qui veut que «*le pantalon tombe complètement, autour des chevilles*». Ce qui lui permet, en passant, de livrer une des clés de son œuvre: «*Rien n'est plus grotesque que le tragique, et il faut l'exprimer jusqu'à la fin.*» Un éclairage indispensable sur une des plus fascinantes productions littéraires du xx<sup>e</sup> siècle. **H. G.**

«*Lettres, Les Années Godot, 1941-1956*», par Samuel Beckett, éditions Gallimard, 768 pages, 54 euros.